

« Liminaire »

Claude Gagnon

Horizons philosophiques, vol. 5, n° 2, 1995, p. I-II.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/800976ar>

DOI: 10.7202/800976ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Liminaire

Thomas More, au premier livre de son *Utopie*, rappelle le paradigme de Platon qui trace l'horizon de notre présent numéro : «En effet, votre Platon estime que les États n'ont chance d'être heureux que si les philosophes sont rois ou si les rois se mettent à philosopher». À défaut d'avoir le pouvoir, les philosophes l'ont toujours pensé dans son idéal et critiqué dans sa réalité.

L'université est, dans l'histoire de l'Occident, l'une des institutions-clefs où savoir et pouvoir se rencontrent et s'affrontent. C'est que les savants ont été, de tous temps, une lampe pour les princes et les empereurs : Aristote pour Alexandre, Alcuin pour Charlemagne et combien d'autres petits seigneurs consultant leur médecin-astrologue sur l'idée d'une guerre. Depuis la fondation des universités médiévales, le philosophe jouit d'une tribune d'intervention politique indéniable. C'est ainsi que Jeffrey Reid nous entretient du rôle que jouèrent Hegel et Fichte dans la fondation de l'université de Berlin. Takuji Iwano, pour sa part, nous montre comment les facultés universitaires reflètent et diffusent une conception de la connaissance dans l'inconscient d'une société.

L'université est aussi un lieu de réflexion pour le philosophe. Nous offrons l'enquête de François Leroux sur le philosophe américain John Dewey et son concept de démocratie créatrice, accompagnée d'un texte de ce dernier traduit par Sylvie Chaput. Josette Lanteigne expose comment la réflexion d'un Jacques Poulain illustre l'insuffisance de penser vrai pour penser correctement l'art, la technique ... et la politique! Le philosophe, fut-il un Dewey à l'université de Chicago, ne pourrait espérer qu'un effet virtuel sur sa société.

Vaudrait-il mieux alors, pour le philosophe, se tourner du côté de la critique telle que la pratiquèrent le dominicain Savonarole, Marx, Russell? Paul Drouin a choisi de nous exposer la pensée politique de Jean Jaurès. L'auteur remonte en amont jusqu'à Fichte; en aval il explique son assassinat et retrouve sa pensée républicaine jusque dans la question qué-

bécoise actuelle. Suit un tableau de notre société moderne et du double discours qui l'anime : le «*patriotically correct*» et le «*politically correct*». Cette dichotomie, énoncée par Jean-Serge Baribeau, formule peut-être deux types de discours possibles face au pouvoir ou à l'État, deux discours que le philosophe doit dépasser. «Discours patriotique» et «discours orthodoxe», pourrait-on traduire, que le philosophe doit rejeter au point de ne pas être lui-même apprécié dans son intervention, d'être dénigré souvent ou, pire, d'être emprisonné puis éliminé, comme Tomas More qui affirme, dans son *Utopie*: «C'est pourquoi Platon invite avec raison les sages à s'abstenir de toute activité politique». Mais, faut-il l'ajouter, aucun philosophe n'a jamais consenti à se taire pour autant.

Claude Gagnon